

# En fonction de nos valeurs

RENATE MAYNTZ

## La nature de la discipline

CE QUI a été et est aujourd'hui identifié comme de la « sociologie » correspond à un large éventail de projets de connaissance, allant de la philosophie sociale à une science empirique. On retrouve la même diversité en science politique. Les disciplines identifiées par des noms spécifiques comme la sociologie, la science politique, mais aussi la biologie, la psychologie ou la géologie sont des constructions sociales. Elles sont le résultat de processus sociaux de définition et d'institutionnalisation. Les disciplines sont fondamentalement des phénomènes historiques.

Prise comme science empirique, la sociologie doit être en mesure d'observer et d'analyser son objet de recherche, comme toute science empirique. Les sciences empiriques se différencient cependant par les méthodes qu'elles emploient, et cela a un effet sur leur potentiel de compréhension. Une science empirique repose sur le caractère observable des phénomènes qu'elle étudie. Pour beaucoup de sciences naturelles, le progrès en matière de technologie de recherche a conduit à des avancées cumulatives pour la connaissance scientifique, c'est-à-dire une connaissance sur des faits empiriques qui est vérifiable. En sciences sociales, les outils complexes et les techniques de mesure sophistiquées ne peuvent pas améliorer de manière significative l'observation et les mesures scientifiques en raison de la nature même des phénomènes sociaux. On observe le comportement social sans microscope ou télescope ; les phénomènes macrosociaux sont des construits et ne peuvent être observés et mesurés qu'indirectement. L'avancée des connaissances en sciences sociales procède moins de l'amélioration des techniques d'observation et de mesure qu'elle ne résulte des progrès faits en

matière d'analyse et d'interprétation des données. C'est lors du traitement des données que la technologie, grâce aux ordinateurs modernes, est devenue importante pour le progrès des sciences sociales. Parce que les sciences naturelles les utilisent aussi pour l'analyse de données, cette technologie de recherche comble le fossé méthodologique qui existe entre sciences naturelles et sciences sociales.

## Le pluralisme des paradigmes

L'impression que la sociologie est vouée au pluralisme tient à la diversité des approches et des théories regroupées sous cette étiquette. Cette diversité est un fait historique, mais elle ne constitue pas une nécessité. En principe, la dénomination « sociologie » aurait pu être réservée à un seul de ces courants. La question est alors de savoir si ces diverses approches et théories « sociologiques » ont quelque chose en commun. On croit souvent que les disciplines scientifiques sont définies et se distinguent les unes des autres par un objet spécifique. Les objets d'étude ne sont cependant pas des substances qui sont ontologiquement données : ils sont construits par l'observateur et dépendent de ses questions de recherche. Georg Simmel affirmait déjà que la sociologie ne se définit pas par un objet d'étude spécifique, mais par un point de vue particulier. Les diverses approches et théories dites « sociologiques » adoptent-elles une même perspective ? S'intéressent-elles à une même question ou même un ensemble de questions ? Partagent-elles enfin un cadre conceptuel commun ?

Il n'est pas facile de répondre affirmativement à ces questions. Je pense que la plupart de ces théories et approches dites « sociologiques », si ce n'est toutes, abordent l'une des différentes facettes d'un modèle de réalité

sociale fondé sur deux niveaux, l'un « micro » et l'autre « macro » (complexe). Il y a trois intérêts cognitifs majeurs liés à ce modèle : l'intérêt pour le microsocial, le macrosocial et leurs relations réciproques, c'est-à-dire la relation entre l'individu/l'agent et la structure. L'interactionnisme symbolique qui s'attache à l'effet de la perception d'une situation sociale sur le comportement, les théories sociologiques de l'action et la théorie des rôles sociaux relèveraient de la première catégorie. Les théories du changement institutionnel, qu'il soit progressif ou soudain, la théorie de la modernisation et l'école traitant des variantes du capitalisme sont trois exemples qui illustrent la seconde catégorie. Des sociologues comme Bourdieu et Goffman analysent la manière dont le social est inscrit dans l'individu (relation descendante), tandis que d'autres comme Boudon s'attachent aux effets agrégés (macro) des actions individuelles interdépendantes (relation ascendante). L'intérêt cognitif particulier, le puzzle qui est à la base de chaque approche différent, mais je crois que ces perspectives ne sont pas contradictoires : elles mettent chacune en lumière l'un des aspects d'une réalité sociale complexe.

Cependant, des différences essentielles quant aux postulats de départ conduisent à ce que plusieurs paradigmes se développent. Ces derniers apparaissent si la priorité causale est donnée à l'un plutôt qu'à l'autre des aspects de la réalité sociale. Aujourd'hui, l'intérêt pour le pouvoir ou les idées, pour la politique ou l'économie a favorisé le développement de deux manières de penser différentes, deux paradigmes distincts – l'un s'attachant à la formation des intérêts, à l'économie, au marché et au libéralisme individualiste, l'autre étudiant la construction des normes, la politique, l'État et le républicanisme (ou l'approche communautarienne). La tendance au développement de paradigmes divergents repose notamment sur l'effort de se conformer aux préceptes méthodologiques qui définissent une approche « scientifique ». La tentative d'intégrer plusieurs perspectives dans une analyse donnée semble éclectique et va à l'encontre de l'idéal de parcimonie qui prévaut pour l'élaboration théorique. La parcimonie est nécessaire si, face à une réalité complexe, nous voulons apporter des conclusions générales ; la généralisation est la

marque de toute science. S'efforcer de se conformer à une approche scientifique idéale introduit ainsi une tendance à la division dans le développement des paradigmes sociologiques. Cependant, cette tendance à forger divers paradigmes s'explique aussi par des facteurs plus « pratiques » comme le besoin de construire une identité professionnelle et une réputation distinctes – une conduite qui n'est pas sans rappeler celle qui pousse les artistes à développer leur style propre. Alors qu'un tel comportement peut paraître lié à la nature humaine, il est mis en avant par une culture qui accorde une haute importance à l'individualité et par des institutions qui façonnent les chances de carrière dans le monde universitaire moderne.

### Savoir d'experts ou idéologie ?

La recherche et la théorisation sociologiques sont animées par des intérêts cognitifs divers : normatif, pratique et théorique. Cela tient à la fois des paradigmes dominants et des chercheurs eux-mêmes, dont l'histoire personnelle peut déterminer des préférences cognitives. Saint-Simon et Auguste Comte, les pères fondateurs de la discipline, critiquaient ouvertement la société dans laquelle ils vivaient et soutenaient l'image d'une société industrielle tout simplement administrée et paisible. Héritière des Lumières, la sociologie voulait montrer ce qu'était la réalité sociale en dépassant les croyances alors partagées, cette déconstruction des croyances légitimées étant la première étape vers la construction d'une société meilleure. Karl Marx et l'école de Francfort partagent fondamentalement cette orientation. Mais même les sociologues qui ont un intérêt purement théorique, qui veulent seulement comprendre ce qu'ils observent et non le changer, sont incapables d'échapper complètement à la normativité. Comme l'a montré Max Weber, nous choisissons nos sujets en fonction de nos valeurs (historiquement contingentes), valeurs qui assignent à leurs objets une *Kulturbedeutung*. Non seulement nos sujets mais aussi les concepts que nous mobilisons sont rarement neutres du point de vue normatif. Contrairement aux mathématiques, le langage que nous utilisons pour formuler nos questions et nos réponses n'est pas dénué de valeurs. Peu des

concepts sociologiques fondamentaux ne sont pas liés à des valeurs implicites. Qui nierait que la communauté, la participation, la démocratie et la solidarité sont « bonnes » et que l'anomie, la criminalité ou la domination sont « mauvaises » ? Même les résultats empiriques, comme les taux de mobilité sociale, ne sont pas dépourvus de valeurs implicites. Toute science qui traite de phénomènes auxquels nous accordons une importance pratique pour nos propres vies ne peut échapper à une normativité implicite de ses concepts et de ses résultats de recherche.

Cela a des conséquences sur la relation de la sociologie aux politiques publiques. Il est difficile d'établir une frontière nette entre l'apport d'une expertise et l'expression de vues partisans. Les données que fournissent les recherches sociologiques traitant, par exemple, des chances des divers groupes sociaux en matière d'éducation ont influencé à la fois l'opinion publique (via les médias qui les mettent en lumière) et les politiques publiques, et cela a été possible parce que leur contenu descriptif comporte des implications normatives.

### Rôle dans la société démocratique

Il me semble que la sociologie (et plus précisément son enseignement, que ce soit à l'université, à travers les publications ou par le biais de conseils consultatifs) joue un rôle dans toute société qui l'autorise et la soutient. La question devrait être plutôt de savoir si la sociologie peut se développer seulement dans les sociétés démocratiques. Le siècle dernier a montré avec force que la sociologie tend à être interdite dans les sociétés non démocratiques, sans parler des sociétés clairement totalitaires où l'on impose un consensus idéologique. La raison évidente en est que la recherche et la théorie sociologiques jouent

un rôle de dévoilement puisque même ce qui semble être simplement une description réaliste de situations ou de faits sociaux implique souvent une critique du *statu quo*. La sociologie reste portée par l'effort de dévoilement qui est à son fondement.

### Participation à une meilleure compréhension

Par l'enseignement et la publication, la sociologie peut en principe participer à une meilleure connaissance des différentes sociétés, mais cela dépend en pratique de plusieurs facteurs. Le savoir mène-t-il à la compréhension et la sociologie apporte-t-elle des informations sur des sociétés différentes de la nôtre ? Même quand il est descriptif, le savoir sociologique est une connaissance abstraite : la connaissance concrète repose sur l'expérience personnelle. Connaître quelque chose ne signifie pas nécessairement l'estimer ou l'évaluer de façon positive. La familiarité engendre le mépris autant que la sympathie. Pour le meilleur ou pour le pire, ces deux effets sont limités concernant la connaissance sociologique. Cette dernière atteint seulement un groupe relativement étroit et sélectif de personnes, même quand on y inclut les quelques occasions où les résultats de la recherche sociologique sont rapportés par les médias. En outre, la plupart des théories et recherches sociologiques sont confinées, en tout cas implicitement limitées, si ce n'est à l'Europe et aux États-Unis, du moins aux pays de l'OCDE. Le savoir sociologique transmis par les textes sociologiques traitant d'autres sociétés est très limité. À mon sens, l'influence de la sociologie est ainsi plus faible sur l'opinion publique que sur les politiques publiques.

R. M. (Université de Cologne)

Traduit de l'anglais par Marion Włodarczyk